

Le travail sous la main. A domicile et en atelier, gantières et coupeurs à Saint-Junien à la fin des années 1980

In: Genèses, 7, 1992. pp. 33-62.

Citer ce document / Cite this document :

Lamy Yvon. Le travail sous la main. A domicile et en atelier, gantières et coupeurs à Saint-Junien à la fin des années 1980. In: Genèses, 7, 1992. pp. 33-62.

doi : 10.3406/genes.1992.1106

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_7_1_1106

LE TRAVAIL

SOUS LA MAIN

A DOMICILE ET EN ATELIER,
GANTIÈRES ET COUPEURS
A SAINT-JUNIEN
A LA FIN DES ANNÉES 1980

Yvon Lamy

LES DÉVELOPPEMENTS qui suivent se fondent sur les résultats d'une enquête menée en 1987 et 1988 auprès de personnes travaillant toutes dans les industries des peaux – *mégisseries* – et des cuirs – *ganteries* – de la région de Saint-Junien et de Rochechouart¹. L'enquête montre que la dissociation de la maison et du travail, qui caractérise conventionnellement, aux yeux des historiens, l'apparition de la grande industrie capitaliste, n'y a jamais été consommée, et que subsiste depuis la seconde moitié du XIX^e siècle un système d'entreprises appuyées sur un réseau dense de « domiciles ».

De plus, la main-d'œuvre employée aujourd'hui dans la ganterie est majoritairement féminine (300 femmes pour 62 hommes en 1985 à Saint-Junien) et ce sont surtout les femmes qui travaillent à domicile (225 pour 75 en atelier). La division du travail oppose les hommes, qui « coupent » les peaux (à domicile et en atelier) pour leur donner la forme du gant, et les femmes, spécialisées dans le montage (plus souvent à domicile) et la finition (plus souvent en atelier).

L'enquête cherche à comprendre comment ont perduré dans leur forme ancienne des activités industrielles et des espaces sociaux qui n'ont été marqués ni par le grand capitalisme, ni par l'organisation scientifique du travail. Deux traits peuvent être retenus, qui caractérisent – et peut-être expliquent – cette persistance : d'une part l'opposition du « masculin » et du « féminin » règle le cycle du gant, d'autre part l'imbrication de « l'économique » et de « l'éthique » se révèle dans les expériences ouvrières².

Une centaine d'entretiens approfondis ont été menés auprès d'un échantillon d'ouvriers et d'ouvrières en activité et à la retraite, échantillon construit en tenant compte des types de métiers, d'entreprises et d'acteurs observés localement. Un questionnaire avait d'abord permis de déterminer l'origine géographique et sociale des ouvriers et ouvrières, ainsi que leur capital scolaire, leur mode de formation et d'accès au métier. En second lieu, il a fourni les éléments utiles à l'étude des attitudes à l'égard du travail, des conceptions et des pratiques effectives du métier, des relations dans

1. Cet article est une seconde version d'un rapport de recherche pour la Mission du patrimoine ethnologique du ministère de la Culture : *l'Artiste et la gantière*, septembre 1989. Je remercie la municipalité de Saint-Junien pour son aide et tous les gens de Saint-Junien qui nous ont accordé des entretiens, à moi et à Marie-Hélène Restoin, Élisabeth Sureau, Jacques Lefebvre, qui m'ont aidé dans mon enquête.

2. Parmi les travaux consacrés au thème qui nous intéresse, on retiendra notamment : *Actes de la recherche en sciences sociales*, « Masculin/féminin », 1 et 2, n° 83 et 84, 1990 ; *Genèses*, « Femmes, genre, histoire », n° 6, décembre 1991 ; Ulf Hannerz, *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1980 ; William Reddy, "Family and Factory: French Liven Weavers in the 'Belle Epoque'", *Journal of Social History*, 1975, p. 102-112 ; Sonya O. Rose, "Gender at Work: Sex, Class and Industrial Capitalism", *History Workshop Journal*, n° 21, 1986, p. 113-149 ; Jacques Vallerant, « La main du gantier », *le Monde alpin et rhodanien*, n° 1-4, 1979, p. 317-358 ; Bernard Zarca, « Identité de métier et identité artisanale », *Revue française de sociologie*, vol. 29, 1988.

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

le travail. Enfin, parallèlement à l'enquête auprès de la population active, et sur le mode d'entretiens à caractère plus nettement biographique, des histoires de vie ont été recueillies auprès d'anciens mégissiers et gantiers aujourd'hui à la retraite, en privilégiant les cas des couples suivants : mégissier/gantière, coupeur/gantière à domicile, papetier/gantière à domicile et en atelier.

Le paysage de la production gantière

Les métiers

En début de cycle, les métiers mégissiers sont centrés sur le travail de rivière : écharneur, dégraisseur, délainneur, pickleur travaillent le côté « chair » de la peau par séparation de la laine (séchée au soleil) et par élimination de tous les déchets ; les habillages de fabrication : teinturier, lisseur, dérayeur, « habillent » le côté « peau » proprement dit, par ajout de matières ; le travail de classement : le classeur des lots de peaux (lots de cinquante douzaines, soit six cents peaux) fait le lien entre la mégisserie et la teinture, et veille à la qualité de la peau en repérant les nuances, les défauts, les « rides » avec lesquels le coupeur gantier devra compter.

La profession de mégissier est entièrement masculine. Le travail de rivière – qui est un travail de force – est effectué par une main-d'œuvre d'origine agricole ou rurale, relativement âgée. Elle est non qualifiée. En revanche, pour les opérations d'habillage, de séchage et de classement, intervient une main-d'œuvre d'origine urbaine, plus jeune, qualifiée, souvent spécialisée dans la maîtrise de machines complexes, comme par exemple dans l'opération consistant à lisser la peau sur machine à feutre, et encore dans celle consistant à la « délayer » sur dérayeuse électronique, jusqu'à la fleur du cuir, « en descendant » au micron près, tout en évitant de « miner » la peau. Machine toute récente qui permet un rendement moyen de quinze douzaines de peaux à l'heure (les anciens rendements, dans les années 1970, étaient de l'ordre de trois douzaines à l'heure). Pour sa part, le classeur ferme le cycle mégissier. Il homogénéise les lots selon leurs teintes, leurs nuances et leur qualité (défauts ou pas). Sa responsabilité s'est accrue depuis que les mégisseries ne livrent plus que des peaux teintées.

Les métiers gantiers prennent la peau de cuir (quatre nuances principales, « gold », « naturel », marron et

noir), au moment où elle quitte les mains du classeur en mégisserie. Ils vont du travail d'étirage de la peau et de coupe (coupeur gantier) au travail de montage du gant et de finition (ouvrière piqueuse).

Il s'agit de métiers d'hommes dans toutes les opérations de préparation, étirage de la peau, coupe et presse du gant, à l'emporte-pièce, « au bloc » et au laser. En revanche, la profession est entièrement féminisée dans toutes les opérations de montage et de finition du gant. La plupart de ces dernières s'effectuent sur des machines à coudre, différentes selon le type de gant, selon sa matière et sa qualité. Machine « piqué brosse », pour les gants de luxe en chevreau ; machine « piqué sellier », et « piqué anglais », pour la couture de gants de série en agneau et pour les « fourrures ». Il reste toutefois quelques ouvrières indépendantes capables de faire du cousu-main, ainsi que quelques brodeuses de gants à façon. L'ultime opération, c'est le dressage du gant « au rouleau, à la baguette ou sur main chauffante ».

Les entreprises

Elles sont classées comme industrielles ou artisanales selon les normes de l'Insee, mais les frontières catégorielles restent très souvent floues et peuvent faire l'objet d'interprétations, en fonction de la conjoncture. La plupart de ces entreprises sont de type familial, financées et dirigées par leurs propriétaires. Il existe depuis le début des années 1920 une mégisserie et une ganterie coopératives, dont la création – au même titre qu'une coopérative de consommateurs disparue aujourd'hui – a résulté du capital de combativité accumulé au cours de cette période par les ouvriers mégissiers et gantiers de la ville.

L'entreprise gantière type offre une structure duale : centre organique, d'un côté, avec ses ateliers urbains et ses bureaux, elle a aussi, de l'autre, une fonction de coordination d'un réseau de « domiciles » en ville, en bourg rural ou à la campagne, au sein duquel se distribue – à la discrétion du patron et selon un mode d'évaluation personnalisée des ouvrières – une partie du travail de montage et de finition (une partie seulement dans la mesure où l'autre partie est effectuée par les femmes en atelier).

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

Parfois, entre le centre et son réseau, s'interposent des tiers, intermédiaires non gantiers, appelés localement « entrepreneurs », fréquemment employés dans le commerce de détail, lequel par le jeu des échanges marchands leur offre une bonne connaissance des ressources du milieu rural « profond ». Ils ont pour fonction de « placer le travail » à domicile et de le payer de la main à la main, pour le compte d'une ou de plusieurs maisons de Saint-Junien, parfois jusqu'à trente et quarante kilomètres du centre gantier d'origine où doivent se prendre et se livrer à date fixe les cartons de gants. Traditionnellement, dans le rapport qui se noue entre le travailleur (homme ou femme) et le contremaître, ces cartons sont nommés des « passes », conformément à l'image de la circulation de la matière première et ouvree entre les différents pôles de l'espace gantier.

Cette dualité de l'entreprise offre au travailleur un répertoire de rôles à la fois plus élargi et moins strictement cloisonné que dans l'entreprise salariale classique. Les femmes à domicile, en particulier, sans quitter le marché du travail, continuent de former une force de travail « élastique ». Historiquement, cette situation semble liée aux fluctuations du marché des cuirs et peaux, et aux variations saisonnières des collections gantières, au moins dans le cadre de la ganterie de luxe et de mode : la « saison » d'hiver se prépare en été, la collection de printemps en hiver. Mais, au-delà de la genèse historique et de la réalité économique de la ganterie, c'est toute une vision du partage sexuel des tâches qui impose comme allant de soi l'alliance de la couture du gant et des activités domestiques.

Les ouvriers

L'étude des métiers du cuir – et de la démographie ouvrière qu'ils reflètent – suppose une bonne maîtrise des clivages qui distinguent, séparent et hiérarchisent les acteurs eux-mêmes dans le cadre de la division des fonctions et du cycle des opérations de production.

Clivages fondés d'abord sur le sexe (hommes mégisiers et coupeurs, femmes gantières), sur la génération (jeunes femmes plus nombreuses en atelier/femmes âgées plus nombreuses à domicile ; mère et fille se faisant face dans le même espace à domicile) et sur la

classe d'âge (jeunes mères à domicile/grands-mères à domicile ; jeunes coupeurs en atelier/coupeurs plus âgés à domicile/coupeurs proches de la retraite en atelier).

Clivages fondés aussi sur l'apprentissage et sa durée : apprentissage long pour les coupeurs gantiers, d'environ deux ans, au sein d'une école d'apprentissage, et au cours d'une scolarité contrôlée par le futur patron ; apprentissage très bref pour les femmes dans l'entourage de l'usine ou dans la parentèle proche : un mois semble suffire pour s'initier au maniement de l'une ou l'autre des types de machines à piquer.

Clivages fondés sur les opérations de production : à forte notoriété (coupeurs à domicile) et obscures (mégissiers dans le travail de rivière), à forte qualification (classeurs de peaux) et de manœuvre (dresseuses de gants, ouvrières d'emballage en atelier).

Clivages, enfin, fondés sur la morphologie des lieux de travail : mégisserie en faubourg, ateliers de ganterie en centre ville, domiciles des coupeurs ou des gantiers, en ville ou à la campagne. En mégisserie, les catégories du bas, de l'humide, du froid et du pestilentiel connotent le traitement de la peau dans sa phase préparatoire et de teinture (en bord de rivière), tandis que les catégories du haut, du sec, du chaud et du lustré connotent le traitement du cuir dans sa phase terminale de séchage et de classement (dans les étages supérieurs de l'usine). En ganterie, l'image des lignes d'ouvrières sur machines en atelier est le contrepoint de la « solitude » de la gantière derrière sa machine, à domicile, à distance du fourneau et près de la fenêtre. De plus les contraintes du travail féminin, différentes selon qu'il s'effectue en atelier ou à domicile, s'opposent à « l'indépendance » du coupeur dans son « laboratoire » à domicile.

La ville gantière

Historiquement, Saint-Junien offre le visage d'une ville qui a construit son identité sur l'existence de ces deux industries complémentaires, celle de la peau et celle du gant, et sur le système d'emplois qu'elles ont généré. L'importance numérique de la population mégissière et gantière – jusqu'à 1 800 travailleurs sur 11 000 habitants dans l'entre-deux-guerres – traduit, comme dans la ville porcelainière voisine, Limoges,

l'étroit parallélisme de la démographie ouvrière et de la démographie urbaine.

A la manière d'institutions régulant la vie urbaine, la mégisserie et la ganterie se sont imbriquées, depuis la fin du siècle dernier, au cœur des autres dimensions de la société locale. Cette intégration – imputable au besoin de valoriser le produit, le gant de peau, et par là même à celui de consacrer socialement et rituellement la figure de l'artisan-gantier, engendre une culture commune aux actifs ouvriers et à la population urbaine. Culture de gestion collective, par exemple, où les affaires publiques (les modalités du pouvoir) subissent l'influence permanente des affaires industrielles (les modalités de l'échange). D'une certaine manière, le cycle de production s'insère dans une culture locale dont les valeurs se révèlent irréductibles à la seule infrastructure économique, et les pratiques ouvrières y croisent toujours les normes éthiques de la profession et de la famille avec les modalités de leur inscription spatiale.

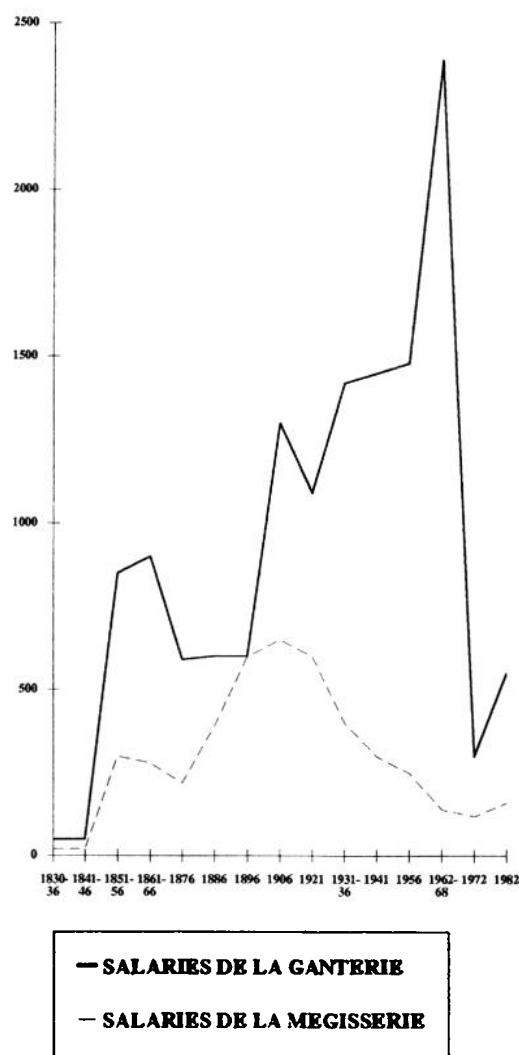
Par voie de conséquence, la force de travail se singularise par le dualisme des rôles masculins et des rôles féminins, d'une part, et par la distinction des métiers et des savoir-faire, de l'autre. Dominant en effet, chez les hommes, l'éthique du métier et la conscience d'appartenir à une corporation urbaine, tandis que chez les femmes, c'est plutôt la règle d'un savoir-faire d'achèvement dans le cadre d'une étroite symbiose entre les tâches domestiques et l'activité salariée. L'opposition entre l'autonomie de métier dans le cadre urbain et la fonction productive et re-productive dans le cadre domestique reflète à l'évidence le partage sexuel des tâches. Mais les deux figures emblématiques que sont le coupeur et la gantière (l'ouvrière piqueuse) ne sont pas seulement issues de la division des fonctions de production et de reproduction entre hommes et femmes. De manière plus profonde, elles condensent toute la complexité des rapports entre la sphère privée et la sphère publique, la structure du foyer et l'accès aux ressources économiques, le pouvoir patronal (et patriarcal) et le pouvoir municipal.

Politiquement, la ville s'est appuyée, depuis le début du siècle, sur un pouvoir local stable et durable, le socialisme d'abord puis, après 1920, le communisme municipal. Depuis le Second Empire, le gant fait la renommée de la ville à l'extérieur, sur l'ensemble du

territoire. Après la Première Guerre mondiale, l'image du gant s'est étroitement incorporée à sa vie publique. S'est alors opéré comme un phénomène de stabilisation réciproque entre l'industrie mégissière et gantière d'une part, et le pouvoir politique local. Il n'est pas indifférent, s'agissant de la ville gantière, de relier la sphère de la production artisanale et industrielle et la sphère de la gestion politique : les aspirations des gantiers et des mégissiers ont régulièrement trouvé dans le municipalisme local une source de réponses à leurs attentes en termes de revendications. Ils ont eu conscience d'y élaborer une forme originale de représentativité, esprit de corps s'affirmant à l'égard des pouvoirs publics les plus haut placés et esprit de lutte à l'égard du patronat mégissier et gantier.

Structurées par les rapports économiques constitutifs du travail salarié, les industries de la peau et du gant sont toujours aussi marquées par le caractère familial et semi-artisanal de leur organisation du travail : l'entre-croisement de différentes formes salariales – salaire aux pièces et à façon, salaire au temps et à la tâche – avec diverses modalités contractuelles, y fait obstacle à une définition univoque de ce qui constitue le travail de la peau et du gant. Ainsi, par exemple, l'absence de contrat avec l'entreprise et le salaire aux pièces pour les travailleurs à domicile, coupeurs ou gantières, s'opposent à la stricte contractualisation du travail et au salaire horaire des coupeurs et des gantières en atelier. De même, les variations saisonnières d'activité dans la branche, qui sont pour l'essentiel absorbées par les travailleurs à domicile, et la confusion des espaces du travail et de la famille offrent, en certains cas, des parentés inattendues avec, par exemple, l'intensification saisonnière du travail agricole. Ce sont les fameux coups de feu dépendants des fluctuations de la mode et, au sein de la filière habillement/cuir/textile, de ses modalités de rémunération.

Une telle organisation du travail salarié renvoie au cadre spatial de la production gantière. Pour une part, en effet, la ganterie repose sur une première couronne d'entreprises et d'ateliers implantés dans le centre ville, et pour une autre, elle se redouble dans la seconde couronne des domiciles en ville et à la campagne. Domiciles dont l'équipement en machines spécifiques à la couture de finition s'intègre dans le continuum de



Courbes des salaires recensés dans les métiers des cuirs et peaux (ville de Saint-Junien de 1830 à 1982)

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

l'espace ménager, sur le même plan que les autres instruments domestiques. Au domicile, en outre, se matérialise le lien (double contrainte, imbrication, opposition) que vit intensément la femme entre le travail (de maison) *chez soi et pour sa famille* et le travail (de ganterie) *pour le patron*, tandis que le travail de la gantière s'intègre, y compris symboliquement, au travail domestique au sein des activités journalières. Le sentiment qui prédomine alors, c'est celui d'un salaire global de la « journée ». Sur la bouche des gantières à domicile, « faire – ou sortir – sa journée » évoque un continuum d'activités dont « la passe » de gants fait étroitement partie.

Au total, de l'espace ménager à l'entreprise et de cette dernière à l'espace urbain, nous assistons comme à un emboîtement de formes culturelles distinctes, vécues sur le mode de l'interdépendance des rôles. D'un côté, en effet, la famille fournit un ensemble de mécanismes latents de formation et de discipline – socialisation au travail, apprentissage de la précision et de la minutie, mise en œuvre et conservation des savoir-faire, éloignement de la scène des luttes ouvrières ; de l'autre, l'institution communale, loin de se limiter à gérer la ville, se veut, par les différents relais du syndicalisme, des structures coopératives (de production et de consommation), ou du mutualisme, en prise directe avec le monde gantier, en particulier avec les mouvements ouvriers qui l'agitent régulièrement. De plus, elle constitue une efficace tête de pont dans l'adaptation des intérêts économiques de l'industrie gantière au marché national. Mais historiquement, la condition requise était que les mouvements sociaux présentent à la fois le caractère de la défense de la corporation et celui de la revendication ouvrière liée à la situation concrète d'exercice du métier.

Aujourd'hui, Saint-Junien est toujours la « patrie » du gant de peau, au sens où le gant y symbolise la communauté de travail (ou ce qui en reste) des mégisseries et des gantiers ; mais son identité est menacée à la mesure de la fragilité des entreprises locales, à la mesure également du constant vieillissement de la population gantière depuis la fin de la dernière guerre. La reproduction des bases locales de la démographie ouvrière semble d'autant plus compromise que – à l'inverse des professions de la mégisserie qui trouvent des

débouchés dans le vêtement de cuir au sens large – les professions du gant sont vécues comme un pis-aller, comme un repli, comme une solution commode mais sans avenir. La quête d'unanimisme qui s'y est greffée dans la dernière décennie a revêtu une dimension autant culturelle et patrimoniale (par son aspect nostalgique) que de sursis politique (par ses enjeux de pouvoir). Toutefois, il ne s'agit plus que d'un symptôme évident de défense. Que faire en effet, lorsque, depuis les années 1960, une crise n'attend pas l'autre et affaiblit, chaque fois un peu plus, les industries de la peau et du cuir ? Mythifier l'origine et célébrer collectivement, muséifier, cette petite chose très délicate qu'est le gant de peau.

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

Illustration non autorisée à la diffusion

Mégissiers, le travail de rivière, 1925
[photo Aicarpa, mairie de Saint-Junien]

« La ganterie est une grande famille »

Sur le gant se greffe une division à la fois technique et sexuée des tâches : agencer la matière, l'étirer, lui donner forme – travail d'homme –, percer le gant, l'orner et le broder, le dresser enfin – travail de femme. Les femmes bouclent le cycle commencé par les hommes. La culture technique, même fondée sur une technologie élémentaire d'outils et de gestes, n'est pas réductible à un simple rapport à la matière, ou à la seule habileté de la main. Elle permet de marquer la position sociale du travailleur dans la communauté, comme écharneur, dérayeur, classeur en mégisserie, et comme coupeur, couturière, brodeuse, dresseuse en ganterie. Telle une chaîne de production, la ville s'identifie au cycle du cuir.

Structurées par la dualité du domicile et de l'atelier, les ganteries relient de façon originale la maison au travail. La logique de rendement n'y est pas imposée par la loi de l'usine, mais par le fait qu'au moment des *coups de feu* entraînés par les fluctuations du marché, les gantiers ne comptent plus leur temps. Ici, en outre, le système domestique continue de régler l'emploi des femmes, du moins en partie. Pas une femme en atelier qui ne se soit un jour posé la question du travail à domicile, et inversement. Pour les hommes, le marché du travail gantier offre un espace de choix analogue : les avantages et inconvénients de l'une ou de l'autre solution sont rituellement évalués par tous à l'entrée du cycle professionnel, et à mi-parcours, lorsque les enfants sont « casés ». Impossible, par conséquent, d'ignorer le sexe des participants à la scène économique : l'industrie y est enchevêtrée avec la division sexuelle des tâches, dans la mesure où les choix ouvriers y prennent rituellement en compte la dimension de la vie domestique.

Le coupeur se perçoit comme artiste, soucieux de son indépendance ; la gantière plutôt comme salariée, mais une salariée dont le lieu de travail n'est pas séparé de l'espace familial, rejoignant en cela la condition des épouses d'agriculteurs ou d'artisans. Le premier détient un authentique métier, auquel il a accédé par un long apprentissage, en forme de parrainage parental. La seconde se définit plutôt par son habileté « innée » de femme et par son savoir-faire sur le gant, acquis en

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

autodidacte, exercé continûment dans l'enchaînement des tâches ménagères et des activités gantières. L'homme apprend un métier, la femme exerce son habileté : dans les deux cas, l'instance de reproduction et de contrôle social reste la famille ou la parentèle. A Saint-Junien, le mot « ouvrier » est, sinon tabou, du moins réservé aux mégissiers en usine. Le gantier, pour sa part, n'est-il pas un travailleur différent ? Homme ou femme, le travailleur se sent libre d'aménager son temps de travail.

Contexte spécifique au sein duquel le salariat vient « naturellement » s'adosser, d'un côté, à la figure idéalisée de l'artisan et, de l'autre, à celle, primordiale, de la mère de famille (plus que de l'épouse). Le gantier revendique liberté de manœuvre et de mouvement : le patron lui donne du travail, il ne saurait le commander, du moins dans son rapport au savoir-faire. La gantière, pour sa part, ne consent aux tâches de finition que si elle parvient à les insérer dans les temps morts de la vie domestique, à les concilier avec les contraintes de cette vie, selon un jugement révisable à tout instant au fil de la conjoncture et de la situation familiale, ou du fait de la pression patronale du moment.

Le salariat n'est jamais ici un idéaltype. Il faut le penser au cœur de relations sociales complexes, à base parentale. La plupart du temps il s'agit d'un salariat mixte, où le rapport au temps n'obéit jamais entièrement à la logique salariale ordinaire : excepté la fabrication de série, la production du gant s'inscrit rarement dans un temps strictement mesuré. Le travail aux pièces s'impose souvent comme une convention propre à la corporation gantière : la belle œuvre reste son objectif premier. Travail qui, d'un côté, valorise le produit – le métier s'incorpore à l'œuvre –, et met en évidence l'habileté de la « petite main », et qui, de l'autre, dévalorise le temps passé et proprement le démonétise. Comme si gantiers et gantières ne cessaient jamais de travailler aussi pour eux-mêmes, pour leur honneur de bons gantiers et de bonnes gantières. La ville fait et défait les réputations, sur pièce si l'on peut dire. Aussi, la fabrication du gant retient-elle – consciemment ou non – quelque chose de la posture de l'artiste : faire une œuvre originale centrée sur sa propre finalité. Et encore aujourd'hui, la commande des grands de la haute couture fait rêver bien de ces gantières autour de l'œuvre

de leur vie. La figure de Christian Dior rôde dans la mémoire de la ville.

A domicile, l'entreprise s'implante au cœur des familles. Plusieurs membres d'une même famille travaillent couramment dans la ganterie, souvent à domicile, sous le même toit, mais pratiquement jamais pour les mêmes « patrons ». Les trois quarts possèdent en propre leur machine à découper (hommes) ou à coudre (femmes), ce qui desserre la tutelle d'une seule entreprise sur ces ouvriers et ouvrières dont la soumission au donneur d'ouvrage prend des formes spécifiques, hors des cadres classiques de la grande industrie.

Liée à une ou à plusieurs maisons de ganterie, ou elle-même petit atelier d'artisanat domestique, la famille est un réservoir de main-d'œuvre, une source de qualifications individualisées, un espace d'apprentissage et de travail, bref une micro-unité de production. De par sa souplesse d'adaptation, elle forme une structure externe d'ajustement et de régulation de l'entreprise. Non seulement elle répond aisément aux stimulations d'un marché lié à la mode du vêtement et assez souvent capricieux, mais elle offre régulièrement la voie d'un desserrement des réglementations formelles du travail, parce qu'elle permet au patronat de traverser les grèves en redistribuant le travail par multiplication des domiciles. D'autre part, le patronat gantier sait combien la structure familiale a la capacité de durer et de tenir, mais aussi recèle cette ressource d'adaptation incarnée par les femmes à domicile (la femme en atelier aura une autre posture et une autre « mentalité »). De plus, il joue de l'ensemble des registres offerts par la corporation : la personnalisation (sur son mode paternel) des rapports sociaux en est la condition essentielle.

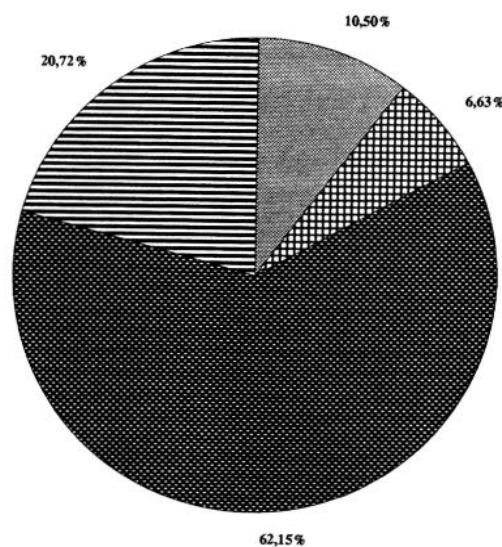
Lorsque gantiers ou gantières rappellent au détour d'une conversation : « La ganterie est une grande famille », on saisit d'emblée la polyvalence de l'expression. D'un côté, elle traduit la solidarité organique des gens du cuir, se donnant les élus de leur choix (les liens de la corporation et du parti communiste local), de l'autre elle véhicule l'idéologie du partage sexué des tâches. Idéologie de la complémentarité entre les rôles, les relais de diffusion du métier et les instances d'exercice de l'autorité. Toutefois, l'efficacité d'un tel système à la fois organique et affectif ne laisse pas de

cacher les oppositions sexuelles des tâches, les inégalités de conditions, les différences de prestige et de salaire entre les femmes et les hommes d'un côté, entre les travailleurs à domicile et les travailleurs en atelier de l'autre.

Hommes et femmes « à domicile » : des expériences contrastées et ambivalentes

La ganterie présente cette double originalité d'employer beaucoup plus de femmes que d'hommes et d'avoir beaucoup plus de travailleurs à domicile, hommes et femmes confondus, que de travailleurs en atelier. La proportion des travailleurs à domicile par rapport aux travailleurs en atelier ainsi que la proportion du nombre d'actifs des deux sexes sont restées constantes, en dépit des évolutions du machinisme et des transformations du cadre urbain.

En 1985, la chambre syndicale de la ganterie dénombre 362 ouvriers gantiers sur la commune de Saint-Junien ; 300 femmes pour 62 hommes ; 263 ouvriers à domicile pour 99 en atelier. Sur 62 hommes, 38 travaillent à domicile et 24 en atelier. Sur 300 femmes, 225 travaillent à domicile pour 75 en atelier (cf. graphique ci-contre). Globalement, on peut dire que deux tiers du personnel gantier travaille à domicile. Cette proportion s'élève aux trois quarts si on considère seulement le personnel féminin. Régionalement, le taux d'activité des femmes de 25 à 64 ans est supérieur à la moyenne nationale. Cependant la proportion des actives par rapport à l'ensemble de la population, depuis 1975, est en dessous du taux national, en raison du vieillissement de la population limousine.



■ HOMMES DOMICILE
■ HOMMES ATELIER
■ FEMMES DOMICILE
■ FEMMES ATELIER

Répartition des gantiers : hommes et femmes, en atelier et au domicile

Pour les femmes, travailler à domicile ou en atelier diffère par le type d'organisation du travail et par la nature du salaire. En atelier, elles sont payées à l'heure et leur travail est organisé et contrôlé par un ou une contremaître(sse). A domicile, elles sont payées, pour les travaux de finition, à la « passe » (qui correspond à un « carton » de cent gants) ou, pour le montage du gant, à la façon (la mieux payée est le « piqué anglais ») : c'est leur produit, non leur travail, qui est vérifié. Certaines des femmes à domicile travaillent de façon presque permanente et constituent la main-d'œuvre stable de l'entreprise. On leur confie les gants de luxe. D'autres sont des ouvrières occasionnelles, volant de main-d'œuvre mobilisable si une forte commande

exige un recrutement urgent. Ce sont plutôt des rurales et elles font les finitions des gants courants. On a ainsi affaire à un monde hiérarchisé, socialement et psychologiquement.

Le travail à domicile suppose une maîtrise affirmée du montage du gant dans toutes ses phases et est soumis à un autocontrôle de tous les instants qui porte à la fois sur la qualité du travail et sur les « cadences » que les gantiers s'imposent, ce qui rapproche leur travail de celui d'un artisan. Le travail d'atelier demande relativement moins de savoir-faire : le cousu-main y est pratiquement inexistant ; la moitié du travail concerne les finitions (dont le dressage et l'emballage). De ce fait, le rapport au produit est très différent à domicile et en atelier :

A domicile, je monte le gant, je couds le gant en entier. Pour moi, la gantière, c'est celle qui fait le montage du gant. En atelier, il y en a qui montent, mais c'est surtout un tas de petits travaux. Ce n'est pas en faisant les petites finitions qu'on peut savoir faire un gant. Elles connaissent le défaut du gant, mais elles ne savent pas l'arranger (une gantière à domicile).

Pour les hommes, de même, le travail en atelier diffère beaucoup du travail à domicile. Dans les deux cas les hommes sont employés à la coupe, mais les coupeurs à domicile exécutent le travail à la main tandis qu'en atelier la coupe se fait « au bloc » ou à « l'emporte-pièce », sur des formes. Le travail est plus rapide et moins précis.

Moi, c'est exactement la même méthode que les vieux gantiers. Mon équipement : des ciseaux, le couteau à débiter, le pied, la table, le cygne, le balancier [...]. Le travail à domicile, c'est un travail complet, soigné. J'ai travaillé en atelier sur presse, par petites périodes, alors là [...]. Ça ne me plaisait pas du tout, ce n'est pas le même métier (un coupeur à domicile).

Dans la tranche des 26 à 30 ans, il n'y a aucun homme coupeur gantier à domicile, les femmes pour leur part se répartissent pour moitié en atelier et pour moitié à domicile, mais les jeunes femmes sont plus nombreuses à travailler en atelier que leurs aînées. La naissance du premier et surtout du deuxième enfant est souvent l'occasion d'un repli de la femme de l'atelier vers le domicile. Mais l'âge moyen des femmes à domicile (45 ans) montre que l'on ne peut s'en tenir au stéréotype selon lequel elles travaillent à domicile simplement pour élever leurs enfants. En effet, même les

femmes les plus âgées continuent à mettre en avant la primauté de la famille (enfants déjà grands, mariés, « partis », petits-enfants) dans leur organisation quotidienne. L'avantage majeur du travail à domicile réside dans sa flexibilité : cadences plus rapides et temps de travail plus long pour gagner davantage d'argent qu'en atelier ou, à l'opposé, simple travail d'appoint ponctuel.

Ainsi, M^{me} V., 46 ans, gantière depuis l'âge de quatorze ans, mariée à un ouvrier cartonnier, explique l'ensemble des raisons (qui tiennent tant à la possibilité de « gagner plus » en travaillant plus qu'à l'organisation du travail) qui lui font préférer le travail à domicile au travail en atelier. D'abord la présence à domicile permet de combiner, dans une organisation compliquée mais dont elle reste la maîtresse, travail salarié et travail domestique, de remplir ses « devoirs » de maîtresse de maison (« faire ce que j'ai à faire ») et de s'occuper « comme il faut » de son fils et de son mari :

J'ai eu mon fils et je suis restée à la maison pour l'élever. C'est un avantage. Je suis là quand il arrive, je suis là pour les vacances, je suis tout le temps là. Il a 18 ans et il en a bien besoin encore. Une fois que j'ai livré, je peux m'organiser à faire autre chose, faire mes courses, faire ce que j'ai à faire. Si je veux sortir le vendredi, je le rattrape le samedi et le dimanche [...]. Si mon mari embauche à 5 heures, je me lève à 4 h 20 et jusqu'à 7 h 30, heure à laquelle je prépare le gosse, je travaille bien [...]. Quand mon mari arrive du travail, il n'a plus qu'à se mettre les pieds sous la table. Je trouve que c'est important.

Ensuite la nécessité de gagner de l'argent : si l'on gagne plus à domicile, c'est que l'on peut y travailler plus, plus vite (« foncer »), plus longtemps. Ici les intérêts du patron (la souplesse d'utilisation de la main-d'œuvre qui permet de « forcer » au moment où les commandes affluent) rencontre les intérêts de l'ouvrière (« J'ai l'occasion de gagner de l'argent, j'en profite »).

J'ai acheté ma maison. C'est pour cela qu'il a fallu foncer, gagner des sous. Le jour où je fais des échantillons, c'est moins rentable. Mais si j'ai une douzaine d'une seule couleur, je m'en sors. Quand j'ai beaucoup de travail, je me mets à l'ouvrage dès 5 heures du matin et j'arrête à 10 heures le soir. J'ai l'occasion de gagner de l'argent, j'en profite [...]. J'ai toujours foncé, j'ai fait des heures à domicile, j'ai préféré foncer que de me contenter de mes huit heures en atelier [...]. Je pourrais m'en tenir à huit heures par jour en atelier. Mais il faut dire que l'on me force et moi j'accepte parce que j'ai un gain, un supplément. On a confiance en moi. Si j'ai la possibilité de faire plus, je le fais, parce que moi j'y gagne. Je gagne 7 à 8 000 francs par mois [...].

De telles contraintes, acceptées sinon auto-imposées, s'accompagnent d'une forme de reconnaissance à l'égard de l'employeur avec lequel la relation est pensée sur le mode de l'échange : « On me fait confiance », « on me force mais j'y gagne », « je dis que j'ai de la chance de gagner de l'argent, d'avoir du travail jusqu'au bout, jusqu'à la retraite ». Elles s'accompagnent aussi d'un goût et d'une fierté du travail bien fait, qu'il faut rapporter à la possibilité de s'approprier symboliquement le produit, grâce à une division du travail peu poussée qui entraîne le sentiment de « voir ce qu'on fait » :

Moi j'aime bien faire mon gant et j'aime bien quand mon gant est bien fait. Quand je fais de beaux gants, je les montre [...].

L'avantage que représente le jeu sur le volume du travail effectué – avantage toujours ambigu, puisqu'il repose sur une autocontrainte – se transforme en pure contrainte dès que les gantières ne peuvent plus le maîtriser, soit que les coups de feu imposés par le patron s'insèrent mal dans leur emploi du temps personnel, soit que les périodes de creux arrivent aux mauvais moments. Si patrons et ouvrières jouent sur la flexibilité, c'est en définitive les contraintes de la production qui l'emportent et la relation d'échange interpersonnel (la soumission de l'une entraîne, en contrepartie, la confiance du patron qui offre à l'ouvrière la possibilité – la chance – de travailler plus) se transforme en un compromis sans cesse relancé, mais dans lequel les patrons conservent l'initiative :

Quand ils me disent : je vous en donne tant, il me les faut pour lundi, moi je réponds, je regrette, samedi et dimanche, je ne travaille pas, celles qui sont à l'atelier, elles ne travaillent pas. S'ils me donnaient le travail pour la semaine [...]. Mais ils me le donnent le lundi pour le mercredi, mais le matin du mercredi, si je livre, je fais rien, tandis que si j'avais le travail pour la semaine, j'aurais au moins trois ou quatre paires de gants en plus. Les entreprises travaillent à la commande, alors, il y a des fois, on nous faisait revenir deux à trois fois dans la journée pour livrer des gants. Il faut ça pour tout de suite, il faut que ça parte ce soir... Et puis après, un mois, quinze jours sans travail.

La difficulté de « gagner sa vie », l'irrégularité, l'incertitude perpétuelle est une véritable angoisse pour celles qui sont soutien de famille :

Ce n'est pas un travail, ce n'est pas un salaire, ce n'est pas régulier. Là je viens de travailler à plein, pendant trois ou quatre mois, si ça se trouve je vais passer trois ou quatre mois où ça va être mou. Ce n'est pas un travail rentable. Je ne sais pas si

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

vous vous rendez compte [...]. Mon mari cherche du travail, mais à 52 ans, il ne trouvera jamais. Lui le croit, mais moi je ne pense pas. Quand j'ai du travail, je fais partie des « vite », je gagne ma vie, seulement ce n'est pas régulier [...]. Sinon ce serait un travail comme un autre.

Les femmes en atelier ne sont pas affectées par ces fluctuations de travail et de salaire. On comprend pourquoi, dans l'enquête, à une question permettant de mesurer la satisfaction liée au statut de son travail (en atelier ou à domicile), seules les gantières à domicile expriment une insatisfaction (cf. tableaux 1 et 2) : 30 % d'entre elles préféreraient travailler en atelier. Les gantières en atelier n'ont d'autre regret que celui d'être plus « surveillées » qu'à domicile, tandis que les gantières à domicile auraient préféré l'atelier à la fois pour des questions d'organisation, de salaire, mais aussi d'ambiance et de liberté.

1 : Travailleurs en atelier
(résultats de l'enquête en %)

Travailleurs en atelier	Coupeurs en atelier			Gantières en atelier		
	Oui	Non	S. R.	Oui	Non	S. R.
Préférez-vous travailler à domicile ?	0	67	33	0	67	33
Vous seriez plus indépendant(e) ?	0	45	55	0	50	50
Vous seriez mieux payé(e), plus régulièrement ?	11	45	44	0	50	50
Vous sortiriez de l'état de salarié ?	11	22	67	0	33	68
Vous auriez plus de liberté ?	33	22	45	0	50	50
Vous seriez moins surveillé(e) ?	22	22	56	33	17	50
Vous seriez payé(e) aux pièces ?	11	11	78	0	50	50
Vous seriez maître de votre rendement ?	11	0	89	0	50	50
Autre	11	0	89	0	0	100

2 : Travailleurs à domicile
(résultats de l'enquête en %)

Travailleurs à domicile	Coupeurs à domicile			Gantières à domicile		
	Oui	Non	S. R.	Oui	Non	S. R.
Préférez-vous travailler en atelier ?	0	100	0	30	50	20
C'est une question d'organisation ?	25	50	25	40	20	40
Le salaire serait plus important, plus régulier ?	25	85	0	45	35	20
L'ambiance serait meilleure ?	25	85	0	50	30	20
Vous auriez plus de liberté ?	0	100	0	65	30	5
C'est une question de rythme ?	0	50	50	15	40	45
Autre	0	0	100	5	5	90

Du côté des hommes, l'opposition entre atelier et domicile est d'une tout autre nature. Certes, la flexibilité du travail est la même, l'irrégularité du salaire aussi : « On n'a jamais le même salaire. Plus on travaille et plus on gagne », dit un coupeur à domicile. On ne gagne

correctement sa vie qu'au prix d'autocontraintes (sur les cadences, le temps de travail) comparables :

Les prix, ça dépend des gants que l'on fait. On ne peut pas dire que ce soit bien payé. Le coupeur a un bon salaire parce qu'il fait beaucoup d'heures, mais il ferait huit heures par jour, il ne gagnerait pas plus qu'un manoeuvre à l'usine. Les jeunes, il n'y en a pas tellement qui se lancent dans le métier.

Cependant, aucun coupeur à domicile n'exprime l'envie de travailler en atelier. Si leur sort leur paraît préférable à celui des coupeurs en atelier, c'est pour une question de « liberté ». Il y a là une véritable inversion des points de vue, les hommes à domicile considérant (à 100 %) comme plus libres les travailleurs à domicile que ceux en atelier, les femmes à domicile considérant (à 65 %) comme plus libres les travailleuses en atelier que celles à domicile.

C'est que les hommes, dans les interstices de leur travail salarié à domicile, peuvent utiliser leur temps comme ils veulent et jouer de leur « liberté » d'organisation : hors de leur travail, pas de contraintes ; ils sortent de l'espace domestique à leur convenance et ressentent fortement la différence avec la condition du travail continu et enfermé en atelier.

Le gantier, il est mieux à domicile, il est plus libre, s'il veut travailler le soir ou le dimanche matin, s'il veut prendre un après-midi, il le prend, pour bricoler dans le jardin, pour me promener, ça ne m'arrive pas souvent, mais... on n'a personne derrière soi [...]. C'est ça cette question de liberté ! (un coupeur en ville).

Au contraire, les femmes subissent un double enfermement : hors de leur travail salarié, elles sont prises immédiatement dans le flux sans fin des activités domestiques. Le travail à domicile impose et permet à la fois le mélange des deux activités, la salariale (une contrainte contre un gain), la domestique (vécue comme une obligation positive, non remise en cause). Un tel mélange est ressenti soit comme une facilité d'organisation, quand la primauté est accordée à la famille et au travail qu'elle implique, soit comme une contrainte, quand l'extension du travail salarié (qu'elle soit le fait de l'ouvrière qui a besoin de gagner plus, ou le fait du patron qui exige plus de travail) « mord » sur les moments qu'on voudrait consacrer à la famille. Le travail en atelier, en dissociant le lieu de travail du lieu de résidence, enlève donc aux femmes la possibilité d'assumer complètement leurs fonctions de reproduction (et

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

Illustration non autorisée à la diffusion

Gantières à domicile vers 1920
[photo Aicarpa, mairie de Saint-Junien]

c'est pourquoi elles choisissent le travail à domicile), mais il leur permet aussi d'affecter pleinement, sans contraintes extérieures, le temps passé à la maison aux tâches de la famille, perçues alors comme « temps libre ». On saisit là toute l'ambiguïté, pour les femmes, du travail à domicile et, au-delà, du travail domestique.

De ce point de vue, la comparaison des formulations de deux conjoints travaillant tous deux ensemble à domicile, lui comme coupeur, elle comme gantière, est très instructive. Ils organisent tous deux leur temps de travail « comme ils l'entendent », mais ils l'entendent fort différemment. Quand le mari dit : « Je peux m'arrêter quand je veux », l'épouse dit : « En faisant mon travail, je peux faire ma cuisine ». Quand le mari dit : « Je ne me vois pas ne pas travailler » (même le dimanche), l'épouse dit : « En atelier j'aurais gagné un autre mois mais je l'ai toujours fait pour les enfants ». C'est que, pour lui, le hors-travail salarié c'est « ne rien faire », tandis que pour elle, le hors-travail salarié, c'est « faire » : « mes » courses, « mon » repas, « ma » cuisine.

Lui : Ici, je peux m'arrêter quand je veux. Le soir on s'y remet quelquefois, ça arrive... Et le dimanche, on travaille jusqu'à 16 h 16 h 30, je ne me vois pas ne pas travailler, si je devais rester le dimanche sans rien faire, je m'y vois pas. Parce que tous les dimanches, je fais les fourchettes, ça ne fait pas de bruit, ça ne gêne pas les voisins, et ce n'est pas fatigant comme de tirer ou couper.

Elle : Le matin je descends mes gants puis je fais mes courses et je reviens, je m'y mets vers 10 h. Ensuite, je fais mon repas. Mes enfants sont mariés, mais ils mangent là, alors ce que je ne fais pas le matin, je le fais le soir. Vous voyez, en faisant mon travail, je peux faire ma cuisine. Quand ils arrivent, c'est prêt. En atelier, j'aurais gagné un autre mois, mais je l'ai toujours fait pour les enfants. Ils sont mariés et ça a continué. Comme ils travaillent à Saint-Junien, ils mangent ici et ils repartent le soir chacun chez soi. Je me suis organisée comme ça. Pour une femme, c'est bien d'avoir son salaire à elle.

L'imbrication des deux activités n'est pas ici vécue comme une contrainte, mais plutôt comme une facilité d'organisation ; c'est que cette femme accepte de gagner moins qu'elle n'aurait gagné en atelier et que, de ce fait, elle travaille moins que celles qui tentent, désespérément, de gagner plus à domicile qu'elles ne gagneraient en atelier.

La nécessité, ressentie plus ou moins fortement, de gagner de l'argent entre donc en concurrence avec la

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

volonté de garder du temps « pour soi », c'est-à-dire, dans le cas d'une femme, « pour sa famille ». De l'arbitrage entre les deux dépend la relation nouée avec le patron. Si celui-ci apparaît comme quelqu'un qui « donne » du travail, c'est-à-dire la possibilité de gagner de l'argent, la flexibilité est ressentie comme un avantage. S'il apparaît comme quelqu'un qui « impose » du travail, sans quoi il ne fera plus appel à vous, la flexibilité est une contrainte.

J'ai quand même un patron, faut que je sorte ma journée, s'il y a beaucoup de gants, que je dise que je ne peux pas les faire, ça prendra une fois ou deux fois, ça ne prendra pas trois. Il faut que le travail se fasse. En atelier, le salaire serait plus régulier. Mais j'ai élevé ma petite-fille en faisant des gants, c'est ça qu'à l'atelier on ne peut pas. Ma fille travaille, mon gendre aussi, donc il n'y a pas de frais de garde. Celle qui s'en va à l'atelier, elle finit le vendredi soir, elle est libre jusqu'au dimanche soir. Quand j'ai beaucoup de gants, on est obligé d'y passer les samedis des fois.

Ainsi, dans des situations formellement semblables, c'est le rapport à l'espace domestique et à la famille qui explique l'inversion – le travail à domicile renforce les contraintes pour les femmes, parce qu'il leur permet de remplir « au mieux » leurs obligations domestiques ; à l'inverse, pour les hommes, il desserre les contraintes du travail salarié (en leur donnant une liberté de mouvement et d'organisation du temps qu'ils n'auraient pas en atelier), leur laissant ainsi du « temps libre » que ne vient remplir aucune autre contrainte.

On comprend dès lors que les coupeurs à domicile, bien qu'ils dépendent d'une entreprise et qu'ils aient un statut de salarié, se disent volontiers « indépendants et libres de leurs mouvements ». Ils gardent quelque chose de l'aristocratie artisanale à laquelle jadis appartenaient les gantiers et se qualifient rarement du terme d'« ouvrier ». La fierté du travail bien fait, que les femmes peuvent également ressentir, est plus souvent mise en avant par des hommes, dont la qualification est également mieux reconnue :

C'est un métier qui demande beaucoup d'attention, pour faire du bon travail il faut être appliqué. C'est un art, le métier de gantier, oui c'est un art (un coupeur).

Ils savent jouer de leur compétence comme d'un argument pour sauver leur emploi. Ainsi, un coupeur à domicile raconte comment il a évité la mécanisation et

convaincu son patron de ne pas passer de la coupe à la main à la coupe au bloc :

Quand ils ont coupé au bloc, ils ont concurrencé ceux qui coupaient à la main. Quand ils ont coupé au bloc, ils (mes patrons) ont voulu essayer. Un jour, ils me donnent une passe de gants [...]. Là, j'ai dit, il faut que je me cramponne, alors je lui ai fait deux paires en plus dans sa passe. Je lui ai fait remarquer – mes deux paires de gants [en plus] payaient ma façon – : « Vous les auriez coupées à la machine, vous n'étiez même pas sûr que le travail soit fait. » Le bloc, il était sur un coin de la table, il y est resté.

« Si c'était à refaire... »

La vulnérabilité des ouvriers à domicile affecte également hommes et femmes. En effet, aucune entreprise, grande ou petite, ne prend le risque financier de constituer des stocks trop importants. La matière première est trop chère, les immobilisations trop risquées. On procède par échantillons. Les magasins passent leurs commandes au vu des échantillons proposés par le représentant. L'entreprise met en fabrication selon les commandes, auprès d'une main-d'œuvre flexible et qualifiée. C'est ce qui explique les « coups d'accordéon » dans le calendrier de fabrication. Ils se répercutent principalement sur les gantiers à domicile, qui sont toujours sous la menace d'une baisse des commandes : la ganterie de luxe travaille pour un marché rémunérateur mais versatile et étroit.

Si les gantiers et gantières en atelier considèrent leur travail comme « sûr », les gantiers et gantières à domicile le considèrent seulement comme « assez sûr » : 52 % des actifs ont connu des périodes de chômage (pour 30 % d'entre eux un chômage supérieur à un an). Les gantiers à domicile sont très peu protégés en cas de menace sur l'emploi, ils n'ont pas de contrat, ceux qui travaillent depuis longtemps dans une entreprise ne se sentent pas davantage protégés par leur ancienneté dans l'entreprise. Du fait de l'alternance de courtes périodes de travail et de chômage partiel, les systèmes d'indemnisation ne les concernent pas.

Pour toutes ces raisons, le sentiment d'inquiétude domine. Il est compensé par l'attachement que l'on porte à son entreprise. A peu d'exceptions près, tous les actifs se déclarent satisfaits de l'entreprise à laquelle ils appartiennent. Si elle poursuit la tradition du gant de luxe,

DOSSIER

Lieux du travail

Y. Lamy
Le travail sous la main

ils sont contents de travailler sur un produit de qualité. Si elle a adopté une production de série, ils soulignent sa bonne organisation, son caractère concurrentiel. Ils ont tendance à considérer que leur entreprise est, sinon la meilleure, du moins une des meilleures. Les retraités tiennent le même langage ; s'ils mettent en cause le travail, l'évolution des techniques, ils mettent rarement en cause le « patron ». Il n'y a pas à discuter, et si on a quelque chose à dire, on le dit directement au patron. D'ailleurs, on n'a rien à dire. La combativité, le temps où l'on changeait de maison quand on n'était pas content, le mouvement coopératif et syndical ont fait long feu.

Sur la totalité des actifs interrogés, à domicile ou en atelier, 12 % des salariés sont syndiqués. Quand ils le sont, c'est à la CGT. A domicile, l'isolement est complet, le lien avec l'entreprise se borne aux seules allées et venues de la livraison. La relation aux autres salariés n'est pas une relation de solidarité mais d'évaluation du travail. Les anciens ont le sentiment d'appartenir à un monde en voie de disparition, les jeunes s'engagent dans la ganterie faute de mieux.

Disons un gantier, ça me plaît... J'ai pas pu avoir mon CAP d'électricien, alors... Un coupeur, il est condamné à faire le même travail toute sa vie (un jeune coupeur en atelier).

Je voulais être coiffeuse, mon métier de coiffeuse, je le regretterai toute ma vie (une jeune gantière).

Ma fille voulait passer un CAP d'employée de collectivité, mais le métier est bouché. Elle s'est mise à la ganterie après avoir fait plusieurs petits boulots (un agriculteur).

Les couples de gantiers aspirent à un autre métier pour leurs enfants. Même les coupeurs à domicile, qui sont par ailleurs satisfaits de leur travail, doutent de l'avenir de ce métier :

Il y a un peu plus de travail maintenant du fait qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes... Qui voudrait maintenant rester devant sa table à tirer une peau ? (un coupeur à domicile).

Si c'était à refaire ? Non, je ne le referais pas... Si les enfants avaient voulu faire ce métier, on n'aurait pas été content du tout (un couple de gantiers retraités).

Les femmes sont encore plus virulentes, même les gantières de la génération précédente :

Moi, j'ai fait des gants pendant 50 ans, mais j'ai jamais tellement conseillé aux autres de le faire. Et mes filles, jamais elles m'ont

dit : « Je veux faire gantière », j'aurais dit : non. Les gantières et les gantiers qui ont bien travaillé, ils ont désiré que leurs enfants ne fassent pas la même chose. Ils ont dit, « Nous on a travaillé, on voudrait que nos enfants s'en sortent, qu'ils ne fassent pas la même chose ».

La nécessité du départ, exil, migration ou reconversion, n'est pas une nouveauté. Chaque fois qu'il y a eu des mouvements sociaux ou des menaces sur le travail, grèves ou chômage, des gantiers sont partis ou se sont reconvertis. Dans les années 1950, la parade aux difficultés de la ganterie est venue des papeteries. Beaucoup de gantiers ont abandonné le métier pour la papeterie. C'est réputé plus sale, mais c'est un travail d'atelier, régulier et donc plus sûr. Les transferts de gantiers vers le secteur papetier ont été massifs en 1959, puis à la fin des années 1960.

Il a bien fallu qu'ils aillent chercher du travail ailleurs. Ils sont partis où ils pouvaient. Aussedat Rey [les papeteries] a pris pas mal de gantiers à une époque, pas mal de jeunes... De jeunes gantiers, on n'en voit plus. On voyait qu'ils allaient travailler à l'usine ou porter leurs passes, livrer. Vous voyez, des jeunes de dix-sept, vingt ans, ils poussaient dans la ganterie.

Jadis, être gantier était une fierté et un honneur, la promesse d'une mobilité qualifiante et reconnue. L'artiste en ganterie méritait son titre et le faisait savoir. Aujourd'hui, sans être une déchéance, la ganterie représente une forme de conservatisme social, une absence de mobilité professionnelle. Considérée comme un pis-aller, on y entre parce que cette activité offre sur place une solution commode, toute faite, toute trouvée. Jadis, l'apprentissage marquait le passage qualifiant au statut d'artisan. Désormais, il s'agit d'une profession de repli dont on se contente en temps de crise.

La tradition et l'attachement

La ganterie à Saint-Junien représente un univers de travail particulier, marqué par le maintien d'un cycle de production du gant qui repose sur une stricte division sexuelle du travail et sur une faible fragmentation des tâches. Les pratiques de travail s'inscrivent dans des activités industrielles et des espaces sociaux qui n'ont pas été marqués par la concentration de grand capital ni par l'apparition de grandes unités industrielles. De ce fait, patrons et ouvriers sont étrangers aux modèles technocratiques de production et d'organisation du travail.

Comme partout, il y a un certain recul des effectifs ouvriers employés dans l'industrie, pourtant les industries du cuir se maintiennent avec leurs structures et leur propre logique. Tenant à la fois de l'artisanat (du point de vue des techniques et de la division du travail) et du salariat (du point de vue des rapports de travail), la ganterie est historiquement plus ancienne que l'invention récente de la division entre artisanat et industrie. Elle représente un univers de travail où l'on peut jouer avec les réglementations et les catégories. Ainsi, certains chefs d'entreprise, dans une stratégie de survie, ont su habilement se maintenir officiellement en-dessous du seuil fatidique des dix salariés, tout en employant un effectif supérieur d'ouvriers : le statut de travailleurs indépendants, possédant leurs propres machines et outils, est comme fictivement maintenu dans le cadre de l'entreprise patronale.

Ainsi persistent, avec des formes de résistance et de permanence spécifique, des « industries » que l'on peut appeler « traditionnelles », des îlots ouvriers qui n'obéissent pas à la logique industrielle dominante et sont finalement moins brutalement déstabilisés que des régions d'industrialisation récente, touchées de plein fouet par la crise économique. Ces industries, dont les économistes et les politiques ne donnent pas cher, continuent de perdurer à travers l'alternance de crises et de reprises et maintiennent un tissu social original qui s'adapte tant bien que mal, tandis que l'industrie se mue en un patrimoine que l'on défend au nom d'une identité locale. Le jeu de la représentation sociale s'impose à tous comme une évidence. S'appuyant sur la mémoire ouvrière, les discours militants, administratifs et savants entretiennent l'image d'une belle unanimité. Certes, la ganterie n'est plus ce qu'elle était, mais les attitudes et les comportements restent centrés sur la prééminence de cette industrie, en dépit de la dégradation de la situation de travail. Une histoire locale forte se déclame à l'unisson, nonobstant dissonances et contradictions.

Une histoire épique

L'histoire de la ganterie comme symbole de l'identité de Saint-Junien fonctionne comme une épopée. L'essor de la ganterie, à la fin du XIX^e siècle, sur la lancée des mégisseries a été rapide. Un marché du travail s'est formé, identifié à la structure démographique de la ville. La technologie simple de la ganterie permettait à toute la main-d'œuvre locale disponible de s'y employer, l'activité gantière a donc fait figure d'une manne miraculeuse pour une main-d'œuvre abondante. Des hommes de base, bons techniciens ou ouvriers habiles, ont su y faire fortune. Des familles entières, hommes et femmes, y ont trouvé leur subsistance. Tous se sentaient valorisés par le fait de travailler pour un produit de luxe apprécié des grands de ce monde.

L'historiographie locale, s'emparant de ces éléments, les transforme en un récit épique, souvent édifiant. Les crises, les à-coups des luttes ouvrières, les conflits sont en partie atténués sur la longue durée. Ce que l'on retient, c'est le spectacle de la réussite globale de la ville où la solidarité de tous est toujours prête à s'activer. La coopérative ouvrière devient un des fleurons de cette histoire, tandis que les grèves dures et longues dont elle est issue sont à peine rappelées.

On évoque volontiers la qualité et la renommée du gant de Saint-Junien. On souligne l'habileté des artistes gantiers. On oublie la fragilité du marché de la ganterie, activité par définition soumise aux caprices de la mode, de la conjoncture ou des saisons. On célèbre le gant Dior ou Hermès, les finitions « à façon », au moment où Saint-Junien ne saurait échapper aux nécessités de la production de série. La stabilité de l'emploi et le gros du chiffre d'affaires sont aujourd'hui assurés par le marché des gants de l'armée et des gants de travail, tandis que l'avenir de la ville repose sur ses capacités de reconversion, d'adaptation, d'extension de la mégisserie, hors ganterie.

Triant dans sa propre histoire et dans sa propre réalité économique, Saint-Junien offre l'image lisse de la stabilité : stabilité industrielle, oscillant entre les pôles de la papeterie et des métiers du cuir ; stabilité professionnelle : les métiers se sont simplifiés, mécanisés et déqualifiés, mais les vieux professionnels font toujours autorité pour occuper les postes délicats ; stabilité dans

le système d'organisation du travail, entre les ouvriers d'atelier et une main-d'œuvre d'ouvriers externes travaillant à domicile.

Stabilité et souplesse de l'offre de travail dans un monde de « coups de feu » et de commandes à façon, unité du discours dans un monde structuré par quelques oppositions majeures : l'opposition atelier/domicile, l'opposition ville/campagne, l'opposition entre le travail qualifié des hommes sur le cuir (classeurs en mégisserie, coupeurs en ganterie) et le travail déqualifié de tous les autres : manœuvres sur les peaux brutes, femmes sur le gant ouvragé.

Les gantiers sont en synergie avec une ville qui a construit un système de marché du travail subtil, sauvegardant, en apparence, la liberté de l'individu et son autonomie. Les gantières subissent de plus ou moins bonne grâce le poids d'un système plus patriarcal et patrimonial (au sens wébérien) que familial, tandis que les jeunes estiment que leurs aînés payaient cher, trop cher leur liberté.

Ce que cache l'unanimisme

Faut-il retenir l'image extérieure d'un organisme où chacun occupe sa place dans l'harmonie et la complémentarité, ou, à l'inverse, être attentif à ces oppositions ?

La culture familiale, à l'articulation de l'identité locale et de la sphère productive, induit la stabilité d'une tradition forte, la conformité aux usages établis et aux hiérarchies professionnelles. A toutes les époques, la succession des diverses opérations est restée globalement la même, la technologie simple, de l'atelier artisanal aux concentrations industrielles des ateliers. Les opérations ont eu tendance à se mécaniser et à se simplifier, mais la distribution du travail et la dichotomie entre hommes et femmes reste stricte, déterminant deux modalités très différentes de l'expérience et du « vécu ».

Alors que les hommes se disent volontiers fiers de leur métier, libres de leurs mouvements et de l'usage de leur temps, les gantières en atelier sont vues comme de simples ouvrières, plutôt déconsidérées, et les gantières à domicile ressentent d'autant plus fortement leur dépendance à l'égard de l'entreprise qu'elle se combine avec les contraintes du travail ménager. Enfants,

parents, travail ménager, tout cela les encombre dans leur rapport au travail, même si leur habileté tient précisément au bon agencement de ces différentes tâches. Cette situation ambiguë fait qu'elles se regardent plutôt comme des pseudo-ouvrières ou, mieux, des quasi-ouvrières, alors que, complètement intégrées au système, elles sont nécessaires au marché des forces productives, dans une forme compatible avec les tâches de subsistance et d'éducation des enfants.

Cette place des femmes est exaltée par les vieux gantiers qui évoquent d'une façon touchante le souvenir vénéré et sécurisant de la mère, présence affectueuse et laborieuse au foyer. Elle est vécue de façon de plus en plus critique par les femmes au fur et à mesure que celles-ci prennent leur distance à l'égard d'un système patriarcal qui les fait passer de la dépendance d'un père à celle d'un mari ou d'un patron.

Pour les femmes déjà âgées, la ganterie est une façon de rester dans un circuit de sociabilité et d'activité rémunérée ; pour un grand nombre de femmes en charge d'une famille, le gant est un pis-aller qui permet de concilier vie professionnelle et vie familiale. Les agricultrices sont seules à vivre le plus positivement cette situation. Pour elles, le gant est une activité d'appoint : quel que soit le gain, c'est toujours un volant d'argent liquide et un petit surcroît d'indépendance par rapport à la ferme familiale.

Cependant, de plus en plus nombreuses sont les femmes qui pensent en termes de salaire à part entière et, consécutivement, en termes d'indépendance par rapport à la « protection » d'un père ou d'un mari. Elles ressentent durement la distorsion entre le travail fourni et le rapport médiocre des « façons », dans la mesure où elles savent plus ou moins confusément que la main-d'œuvre féminine, loin d'être un travail d'appoint pour l'entreprise, est une composante essentielle du dispositif de production.

Dans ce regard critique, mais pour d'autres raisons, ces femmes sont aujourd'hui rejointes par les jeunes hommes qui ne connaissent plus l'apprentissage familial, mais sont formés par l'école professionnelle locale. Ils rompent ainsi, en partie, avec les mécanismes traditionnels d'incorporation des savoir-faire et d'inculcation du système des représentations et des normes. Les nouvelles modalités d'acquisition du diplôme d'aptitude

s'y sont substituées, dépouillées des repères d'autrefois qui faisaient la culture de métier.

Ces femmes et ces jeunes gantiers déclarent préférer l'atelier, comme si pour eux, la structure familiale était devenue peu à peu antinomique du statut productif, ou, plus souvent, synonyme d'un style désuet de production. Pour le gantier traditionnel, stimulé par la notion du bel ouvrage, le travail à domicile est à jamais dominé par l'idée d'une norme de qualité et ne saurait entrer en contradiction avec l'espace domestique. Pour la femme, le travail du cuir à domicile rend désormais plus éclatante l'inégalité de la distribution des rôles entre la famille, les tâches ménagères et l'unité de production.

Cependant, cette préférence pour le travail d'atelier banalise du même coup le travail sur le gant. Il devient un travail comme n'importe quel autre, ni plus ni moins routinier, ni plus ni moins anonyme. Le rapport valorisant au bel objet s'estompe, son image subit les assauts de la productivité. On apprécie la qualité de travail non plus à ce qui est produit, mais selon les conditions de pénibilité dans lesquelles on l'exerce.

Ainsi se superposent un chant et un contre-chant. Les images valorisantes de l'identité locale prennent appui sur la culture familiale. Elles célèbrent l'amour du travail bien fait et la beauté du produit, le goût du travail qui est en chacun, la solidarité et la liberté de l'artiste qui est en tous. Dominante à Saint-Junien, cette représentation est essentiellement masculine : elle évoque assez fidèlement la position des coupeurs à domicile. Et, s'ils ne sont qu'une poignée dans la population ouvrière globale, leur parole n'en fait pas moins autorité.

Au demeurant, beaucoup ne se reconnaissent plus dans cette satisfaction du métier. Ils déplorent des conditions de travail trop dures et se sentent dévalorisés par des cadences de production qu'ils ne peuvent pas toujours tenir. Isolés, ils dénoncent « l'esclavage » du travail à domicile ou la banalité du travail d'atelier, enfin l'individualisme de chacun. Ces simples ouvriers et ouvrières sont la majorité, mais leur parole, plus souterraine, plus quotidienne, est minorée. Elle est frappée d'illégitimité en ces temps forts où Saint-Junien, à travers les fêtes locales, sur la scène des Salons parisiens ou dans l'affairisme des Semaines internationales, célèbre obstinément cette petite chose délicate qu'est le gant.